Document généré le 11 oct. 2024 22:24

Études littéraires africaines

CONFIANT Raphaël, *Brin d'amour*, Mercure de France, 2001, 256 p., 100 FF

Daniel Delas

Numéro 11, 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1041905ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1041905ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Delas, D. (2001). Compte rendu de [CONFIANT Raphaël, *Brin d'amour*, Mercure de France, 2001, 256 p., 100 FF]. *Études littéraires africaines*, (11), 86–87. https://doi.org/10.7202/1041905ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

■ CONFIANT RAPHAËL, *BRIN D'AMOUR*, MERCURE DE FRANCE, 2001, 256 P., 100 FF

Au premier abord, Raphaël Confiant semble reprendre la veine policière et populiste de *Meurtre du Samedi-Gloria,* avec un détective essayant de débrouiller le meurtre de deux hommes l'un et l'autre amoureux d'une belle, trrrès trrrès belle négresse bleue, nommée Lysia Augusta. Les ingrédients d'un bon ethno-polar à la manière créole sont rassemblés et mixés avec la maestria qu'on reconnaît désormais à Raphaël Confiant : le détective Amédien, *un bougre long comme le Mississipi,* est flanqué de son Sancho Pança, Romule Casoar, *fondateur-rédacteur-distributeur du plus illustrissime hebdomadaire en langue française des Amériques, autrement dit* Le Rénovateur ; la belle Lysia a une rivale mulâtresse qui cherche à la discréditer, l'une et l'autre ayant des mères fort abusives qui croient pouvoir organiser l'avenir de leurs filles (il est vrai que nous sommes en 1957, à Grand-Anse) ; le curé alsacien du village est hypocrite et salace à souhait, forniquant avec sa bonne au tempérament volcanique Myrtha et tonnant en chaire contre les fornicateurs.

Pourtant il y a dans la manière de mener littérairement le récit une polyphonie qui intrigue le lecteur : pourquoi citer si longuement le journal de Lysiane, en italiques dans le texte ? pour "faire vrai" ? Le ton exalté violemment poétique du journal de la jeune négresse, en révolte contre la société dans laquelle elle vit, les citations qu'elle fait de ses poètes favoris permettent de comprendre qu'elle a lu Césaire, qu'elle l'idolâtre et s'efforce de l'imiter, aboutissant à un galimatias prétentieux

Choses, écartez-vous, faites place entre vous, place à mon repos qui porte en vague ma terrible crête de racines ancreuses

Comment en effet ne pas entendre une parodie irrespectueuse de Césaire dans les extraits de ce journal intitulé "Calendrier d'une absence" (écho du grand poème intitulé "Calendrier lagunaire" qui ouvre le recueil *Moi laminaire*) ? Les citations du *Cahier d'un retour au pays natal* sont textuelles :

J'entendais monter de l'autre côté du désastre un fleuve de tourterelles, j'entendais - ô parole à jamais déchue ! - la voix du commandeur qui braillait ses ordres et tout n'était plus que sueur verte, éclats féroces de lumière (...) J'habite le chant du monde et je deviens écume irisée qui frétille à l'encolure des vagues, charroi de vent, parcelle de lumière solaire, éclat de songe éveillé. Je suis dès lors inatteignable. Hors de portée des rires graveleux des gandins et de leurs courtisaneries. Des babils de ces bougresses oisives qui attendent, impatientes, qu'on les engrosse et s'emploient, dans l'intervalle, à médire les unes des autres (p. 250-256)

Lysiane se retranche dans la tour d'ivoire de la grande poésie pour échapper à "l'inanité sonore" de Grand-Anse, elle rêve d'un amoureux Osvaldo qui lui viendra du fond de la mer, de la France, de l'Afrique.

Elle n'est pas la seule car pour équilibrer ce tableau de l'imaginaire antillais des années 50, Confiant campe le personnage symétrique d'Amélie Losfeld, la fille de la tenancière de l'Océanic-Hôtel, *mulâtresse flamboyante aux cheveux amarrés en queue de cheval jusqu'à la naissance de la croupière,* fille, dit-on, d'un gendarme blanc ou du père Stegel ou du béké Chénier de Surville ou... et qui ne rêve à son tour que d'épouser un Blanc-France.

Aliénation nègre ou aliénation mulâtre, c'est toujours aliénation. Confiant s'inscrit idéologiquement dans le sillage de Frantz Fanon, analysant dès 1954 dans *Peau noire, masques blancs* l'aliénation de la femme antillaise en la personne de Mayotte Capécia et prenant très vite ses distances par rapport à la négritude d'Aimé Césaire et ses positions départementalistes.

Ainsi, sous couvert d'un aimable roman policier au titre sentimental, porté par cette écriture pimentée d'expressions venues de l'histoire linguistique antillaise, française et créole, Raphaël Confiant poursuit son combat contre la francisation et pour la créolisation entrepris depuis ses premiers poèmes en langue créole *Jou Baré,* publiés en 1977.

Autre témoignage de ce travail de longue haleine, le tome 1 de son *Dictionnaire des néologismes créoles* vient de paraître aux éditions Ibis rouge, précédé d'une intéressante préface intitulée "Construire le créole écrit...". Confiant y défend la nécessité de faire violence au créole de tous les jours pour "forger une langue littéraire et, plus largement, une langue écrite qui pourra assumer la quotidienneté scripturale de la communauté." (p. 16).

■ Daniel DELAS

MAURICE

■ DEVI ANANDA, *MOI, L'INTERDITE,* RÉCIT, PARIS, DAPPER, 2000, 125 P.

"Même si on ne naît pas avec une difformité physique, on finit toujours par être vue comme une chose atrophiée et voilée", affirme la protagoniste de *Moi, l'interdite,* mettant ainsi l'accent sur la malédiction qui pèse sur toutes les femmes et qui hante les romans de l'écrivaine mauricienne Ananda Devi. Pour l'interdite, venue au monde avec une "difformité physique", un bec-de-lièvre considéré dans sa société comme une malédiction, le rejet est porté à son comble, ses parents regrettant même de ne l'avoir pas tuée à sa naissance.

L'histoire de la Mouna (on ne connaîtra d'elle que ce surnom donné par son frère et qui signifie la guenon) est alors une suite de malheurs. Elle se résume dans "le pleur de (sa) grand-mère", sa grand-mère grenier, comme elle l'appelle, puisque l'aïeule paralysée est elle aussi reléguée dans un espace clos, "(son) abandon dans le four à chaux" où l'enferment ses parents et où "(une) colonie de parasites" lui rongent les orteils, "et enfin (sa) fuite avec le chien".